

**ROUBAIX**  
Grande Rue  
51 et 53  
FABRIQUE  
DE  
MEUBLES

# Journal de Roubaix

DIRECTRICE: MADAME VEUVE ALFRED REBOUX

ABONNEMENTS: Nord et littoral... 3 mois, 17.00; 6 mois, 32.00; 1 an, 60.00  
France et Belgique... 3 mois, 18.00; 6 mois, 34.00; 1 an, 64.00  
Union postale... 3 mois, 20.00; 6 mois, 38.00; 1 an, 72.00

REDACTION-ANNONCES: ROUBAIX: 71, Grande-Rue, Tél. 34 et 1904. Inter. 6  
ABONNEMENTS: TOURCOING: 33, rue Carot. Téléph. 27. Chaque porteur 25 L.L.

Vous ne vous êtes  
**CONTRE**  
**LA VIE CHÈRE**  
Faites vos achats  
**AU SOLDEUR**  
33 Rue Pierre-Bailly 33  
ROUBAIX  
**CHAUSSURES**  
pour toutes les boutons  
à des Prix incroyables

## LES DURAND

CONTE DU DIMANCHE  
par Max et Alex FISCHER

Jehan Fardot était homme de lettres. Sa vocation, son métier, sa marchandise de tabac, sa marchandise de journaux avaient qu'il « écrivait ». Son tailleur lui-même, auquel pourtant il ne l'avait jamais avoué, avait fini par s'en apercevoir.

Jehan Fardot résolut, pour parvenir au gros public, de faire une conférence. Il vint me proposer de m'expliquer :

— Tu vas me rendre un service. Tu possèdes un habit. J'ai loué une petite salle de théâtre où je dirai ma conférence cinq fois en deux semaines. Tu trépasseras au contrôle. Nous partagerons les bénéfices.

— J'accepte.

Pour être franc, je dois avouer que la première causerie de mon ami Jehan Fardot eût été un assez vil succès. La salle était pleine. Nous avions recueilli — lui et moi — les journaux précédents, nos carnets d'adresses sur de grandes enveloppes dans lesquelles nous avions glissé des invitations pour cette séance.

La seconde séance ne fut pas tout à fait aussi brillante. Pour augmenter le nombre des spectateurs, j'allai m'asseoir dans la salle. Mon étiole huit. J'avais habilement placé une personne dans chaque loge. Je m'étais installé à l'orchestre. Il y avait du monde un peu partout. Cela affolait un air intime assez agréable. Je crus de mon devoir, à la sortie, de remercier un vieux monsieur qui avait payé sa place.

Jehan Fardot manifesta néanmoins le désir de ne pas réécouter sa troisième conférence dans les mêmes conditions...

Tout à coup Jehan se leva, prit son chapeau et sortit. Il laissait quelque instant après, en possession de deux cent cinquante enveloppes et d'un Bottin.

— Tiens, écris... me dit-il.

Il feuilleta ce volumineux annuaire, et commença à dicter :

— M. Durand, 27, rue des Francs Bourgeois...  
— M. Durand, 43, rue de Maubeuge...  
— M. Durand, 15, rue de Bellefond...  
— M. Durand, 9, avenue Philippe-le-Boucheur, à Neully.

— Que fais-tu ?

— Ne t'inquiète pas, va toujours... ordonna-t-il. M. Durand, 10, rue Leprieux... M. Durand...

— Mais ma parole, tu invites tous les Durand du Bottin... ?

— Oui, mon ami, et il y en a trois cent quatre-vingts... C'est bien le diable si nous ne parvenons pas, ainsi, à remplir notre salle.

Le surlendemain, à trois heures et demie, Jehan installa le monsieur et je commençai à recevoir tous les Durand du Bottin. C'est étonnant ce que malgré leur similitude de nom, tous ces honorables se ressemblent peu.

Tout à coup un monsieur dégringola tendant son billet, comme il est toujours précipité de leur connaissance avec des gens poètes, je lui glissais à mi-voix, sur un ton très déférent :

« M. Durand, n'est-ce pas ? » Il soulevait légèrement son chapeau, s'éloignait, flatté, et soupirait : « J'ai dû voir cette tête-là quelque part ».

Bientôt un point de détail — que nous n'avions pas envisagé — commença à me jeter dans un léger embarras. Un monsieur me dit :

— Je suis seul... Le deuxième monsieur viendra tout à l'heure... Vous diriez-vous être assez aimable pour prendre mon nom ? Je suis M. Durand...

Le monsieur pénétra dans la salle, me laissant dans de cruelles perplexités. Je cherchai à me graver ses traits dans la mémoire. Je n'essayai même plus de me rappeler leurs physionomies. Lorsqu'un monsieur venait me saluer : « Je suis la personne dont M. Durand vous a annoncé l'arrivée... » je lui répondais sans préciser : « Entrez, monsieur, vous le trouverez... » et il... près de la sortie... Je venais dire au fond, près des loges, à la gauche de la droite du public.

Vers trois heures et demie, au moment où Jehan allait descendre en scène, je jetai un coup d'œil dans la salle. Elle était bondée, il y avait de monde partout.

Il paraissait très satisfait. On voyait que, s'il ne connaissait pas personnellement tous les spectateurs, il éprouvait néanmoins un certain contentement de pouvoir mettre un nom sur chaque physionomie. Peu important que ce fût le même nom.

Je me tenais à l'entrée de la salle. La conférence s'annonçait fort bien, lorsqu'un monsieur arriva en courant. « C'est bon signe, pensais-je, en voilà un qui craint de perdre ses premières phrases ! » Le monsieur stoppa devant moi et tout essoufflé me demanda :

— Le contrôleur, s'il vous plaît ?

— C'est moi, monsieur.

— Ne sauriez-vous pas par hasard où est placé M. Durand ? Vite, vite, c'est très pressé.

— Il est par là, monsieur.

Et d'un geste large, je lui montrai toute la salle.

Du regard, il fouilla les loges, l'orchestre et le balcon. Ayant découvert un gros monsieur, assis au premier rang des fauteuils, il commença à lui faire des signes. Très attentif à sa conférence, le gros monsieur ne l'aperçut pas.

— Oh ! mais cela n'a pas d'importance, si ce n'est l'approche du rétroscène... essayez-vous là... ce fauteuil est disponible... c'est le meilleur.

Je me mis à hocher la tête, le monsieur qui avait été en proie à une très vive agitation, mit ses deux mains en porte-voix, et cria le plus fort qu'il put :

— Dites donc, Durand ! Il y a le feu chez vous !

Comme moi par un ressort la salle entière se leva. Le gros monsieur se leva aussi. J'eus beau faire, beau essayer de retenir les spectateurs, en moins d'une minute, orchestre, balcons, loges, tout était vide. Dans le hall, on attendait qu'une clef.

— Partez ! Durand... Durand... Par ici, Durand... Durand... Durand...

Il se savait des Durand de tous les côtés. Jehan Fardot était navré.

— Ah ! pourquoi, mon Dieu, me dit-il, n'avez-vous pas plutôt invité les Dupont !

## Le Sultan du Maroc lève des mehallas pour protéger les tribus fidèles



CAMPMENT DE TROUPES FRANÇAISES SOUS LES TENTES

Fes, 4 juillet. — A la suite de la propagande insidieuse d'Abd-el-Krim, appuyée par des infiltrations nombreuses, certains éléments des tribus au nord-est de Fes et de Taza ont demandé une intervention.



DEVANT LA PORTE DE YADLA

## Les États-Unis et le pacte de sécurité

(D'UN RÉDACTEUR SPÉCIAL)

PARIS, 4 JUILLET (MINUIT).

Les États-Unis affichent volontiers de l'indifférence à l'égard de ce qui se passe sur l'ancien Continent. Mais cette indifférence est plus feinte que réelle. En réalité, les milieux dirigeants d'Amérique ne cessent pas de s'occuper de notre vieille Europe et, s'ils portent souvent sur elle des jugements un peu sommaires, ils n'en suivent pas moins avec intérêt les événements qui s'y déroulent.

La déclaration que vient de faire le Président Coolidge prouve que les États-Unis ne restent à l'écart de nos affaires d'Europe qu'avec l'arrière-pensée d'y intervenir dès que l'atmosphère y sera moins trouble, les perspectives moins sombres. Parlant sur le Pacte de sécurité, il a affirmé que les États-Unis soutiendraient moralement le pacte destiné à maintenir la paix en Europe.

Qu'est-ce à dire ? Le Président Coolidge a pris lui-même le soin de préciser les intentions de son Gouvernement. Si les peuples d'Europe veulent que l'Amérique participe à leur développement financier, il faut d'abord qu'ils résolvent à l'amiable les différends qui les séparent ; tel est l'avertissement discret, mais ferme, que leur donne le Président des États-Unis.

A qui ce discours s'adresse-t-il ? Surtout à la France et à l'Allemagne. Le point de vue américain sur les difficultés européennes n'a guère varié depuis des années. « Remettez, n'ont-ils cessé de répéter à l'Europe, de l'ordre dans votre maison, et nous vous assisterons ». Quant à résoudre ces difficultés eux-mêmes, ils n'en ont cure : « C'est votre affaire », nous disent-ils.

Telle est leur façon de penser sur la question de sécurité. Ils ne recherchent pas de quel côté sont ceux qui font véritablement obstacle à la paix. Il leur suffit que cet obstacle existe pour qu'ils se refusent tout concours.

En somme, les États-Unis n'aideront effectivement l'Europe que lorsqu'elle aura pris la forme politique qu'ils souhaitent de la voir prendre, et pour leur cette métamorphose, ils usent, avec une grande discrétion et une égale prudence, des promesses et des menaces.

## LE 14 JUILLET A PARIS

Une compagnie de fusiliers-marins y assistera

Lorient, 4 juillet. — Le ministre a décidé que la marine sera représentée à l'occasion de l'Arc de Triomphe, le 14 juillet. Les fusiliers-marins de Lorient partiront avec une compagnie, avec le drapeau et sa garde.

## MOTS POUR RIRE

Félicitations à la « Plus belle emmense ». Mes hommages à la Reine des rémousses.

— Madam' est-elle venue de ce qui lui a tant coûté ?

— Oui, madam', elle l'a gagnée !

## Une leçon sur le courage par le cardinal Mercier

(D'UN CORRESPONDANT PARTICULIER)

Bruxelles, 4 juillet 1925.

Qu'est-ce que le courage pour le cardinal Mercier ? La question vaut qu'on s'y arrête. Le Primat de Belgique n'est pas seulement un théoricien dans ce domaine. Ses vertus privées, son œuvre de restaurateur du thomisme, non seulement en Belgique, mais dans le monde entier, son apostolat archiépiscope d'avant et d'après-guerre, témoignent d'une force de caractère peu commune. Mais c'est surtout la guerre qui a révélé, chez le cardinal de Malines, le professeur d'énergie. Pour lutter contre l'affaiblissement général des volontés et des intelligences, quelles sont les directives de ce « Défenseur de la Cité » ? Les voici d'après un discours qu'il vient de prononcer, à Anvers, à l'occasion de l'inauguration du monument aux morts du Collège Saint-Jean Berchmans.

D'abord, le cardinal met le sacrifice sur son véritable terrain : le surnaturel. Il lui donne pour patron, peut-on dire, le Christ et sa Mère, l'Homme et la Mère des Douleurs. Puis, ayant ainsi montré que l'homme, qui se sacrifie généralement, se hausse au-dessus de l'humanité, le cardinal Mercier immédiatement proclame que la justice divine agréer ces sacrifices et couronner « ceux qui, par l'effusion du sang et par l'obligation du cour, se traitent dans cette vallée de larmes accomplissant les devoirs du renoncement ».

Le point de départ et le point d'arrivée étant ainsi fixés, le cardinal précise le champ d'action de ce renoncement : « la famille, le collège — il s'adresse à des jeunes gens — les humbles, les déshérités, toute l'humanité errante et souffrante ».

Quel vaste champ ! Et la voilà bien la catholicité de l'Eglise exprimée en quelques mots. Toute l'humanité ! Ah ! le rapetissement pas l'horizon de la vie, le Primat de Belgique ! Et quel horizon ! Non pas glorieux, riche, honoré, considéré, adulé ! Non : « Toute l'humanité errante et souffrante ». Quel démenti à l'incrédulité et à l'ignorant qui ne voit, dans le Christianisme qu'un joug, un étouffoir, une organisation fermée, ambitieuse, bâillonnée et renfermée. C'est à ce toute l'humanité souffrante et errante que le cardinal Mercier propose que l'on se sacrifie.

La tâche n'est pas facile et l'archevêque de Malines affirme qu'il faut pour l'accomplir être aussi héroïque que les soldats de la grande guerre. Il ne nie pas, même, que ces soldats, aujourd'hui, en présence des défaillances du temps de paix, se demandent, découragés, « si l'héroïsme n'était pas plus facile que la vertu ». Mais le cardinal achève sa leçon :

L'indifférence n'est pas le seul signe du courage ; l'endurance en est un autre.

Certes, il est beau, ce courage intrépide qui court à l'avant de la mort, mais il est plus beau encore, le courage qui se tient immobile, prêt pour prouver la vertu de sa foi. Saint Thomas d'Aquin dit qu'il faut plus de courage pour endurer que pour attaquer. C'est que le courageux bénéficie du ressort de l'insaisissable, du ressort de sa prière. Le choc que subit celui-ci se prolonge dans la durée et nécessite un grand effort pour se soutenir.

La leçon est complète. Aujourd'hui, c'est surtout cette forme du courage qui nous est le plus demandée, à tous et tous les jours. Aussi le cardinal Mercier conclut-il par cette parole qui est la fois espérance et lumière : L'indifférence attachement au devoir, à la fraternité, à la charité, pour être moins grand que l'état des batailles, n'en est pas moins grand devant Dieu et devant la conscience.

## LA PROMOTION DE LA LEGION D'HONNEUR

Paris, 4 juillet. — La promotion de la Légion d'honneur du Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts est déjà arrêtée et envoyée à la grande chancellerie de la Légion d'honneur. Elle paraîtra incessamment au Journal Officiel.

M<sup>re</sup> Séverine refuse la croix

Paris, 4 juillet. — M. de Monzie aurait désiré faire figurer le nom de Mme Séverine dans la prochaine promotion de la Légion d'honneur, dont la première partie est déjà arrêtée et envoyée à la chancellerie.

Malgré les vives instances des ministères, l'auteur des « Pages bleues » et des « Pages rouges » a refusé.

## ECHOS

Le shah et les souris

On a célébré, à Sen-Remo, les obsèques de Mehmed Ali, ex-shah de Perse.

Quelques années avant son abandon du pouvoir, il eut à faire face à une révolte fomentée par des officiers appartenant à une division de cosaques.

Les ministres s'affirmaient certains d'une répression sanglante, impitoyable. Mais le shah s'y opposa.

— Allez vers les principaux meneurs, ordonna-t-il. Promettez-leur la vie sauve et conduisez-les devant moi.

Les officiers mutins arrivèrent le soir même au palais de Téhéran. Ils y furent reçus d'une façon charmante. Pas un mot concernant le moment où ils se seraient présentés. On soupça joyeusement. Des plaisirs variés suivirent. Il se prolongèrent pendant une quinzaine. Après quoi, les hôtes du shah parent regagner leur garnison. Et à ce moment, il eût été dangereux de venir leur rappeler qu'ils avaient essayé de renverser Mehmed Ali !

Les souris s'étaient lassées de pendre par le shah.

A l'assassin

Un statisticien américain, le docteur Hoffmann, nous apprend qu'il y a eu vingt-sept assassinats à Londres en 1924, trente-deux à Berlin, cinquante-neuf à Paris et... trois cent trente-trois à New-York.

Pour l'ensemble des États-Unis, la même statistique constate que la proportion des assassinés est de 9,9 par 100.000 habitants.

Or ce pourcentage atteint le maximum, c'est à Jacksonville, dans l'Etat de la Floride, où l'on compte 35,8 habitants assassinés sur 100.000.

Et maintenant, si pendant vos vacances, un petit voyage à Jacksonville vous tente...

En tout cas, voilà un record que nous n'envisageons pas de battre.

MADAME DE FRET qui a été classée première au concours de la Plus belle amazone, à Paris

## La fête de l'indépendance américaine, à Paris

Paris, 4 juillet. — Le 4 juillet 1776, les treize colonies anglaises d'Amérique, réunies en congrès continental et secouant le joug de la métropole, se déclaraient libres et indépendantes, sous le nom d'Etats-Unis.

C'est pour commémorer ce glorieux anniversaire qu'on consacra à jamais son indépendance, que l'Amérique a célébré samedi, à la fête nationale, sous le nom de l'Indépendance Day.

La population parisienne s'est associée cordialement à cette solennité commémorative.

Les monuments publics et les établissements privés de la capitale ont uni dans leurs pavements les couleurs nationales françaises et américaines.

Samedi matin, à 10 heures, sous les auspices de la Sons of American Revolution, une simple et émouvante cérémonie, à laquelle assistaient M. Myron T. Herrick, ambassadeur des Etats-Unis, et M. Robert P. Skinner, consul général, a eu lieu, sur la tombe du général marquis de La Fayette, au cimetière de Picpus.

À 11 h. 45, l'American Legion, et l'Association des Volontaires américains de l'Armée française, se sont rendus à la mémoire des volontaires américains de la légion étrangère et de l'escadron de « La Fayette », morts pour la France et ont déposé des couronnes et des gerbes de fleurs au pied du monument.

À 11 h. 30, M. Myron T. Herrick, ambassadeur, entouré de M. Skinner, consul général et de tout le personnel civil, militaire et naval de l'ambassade, se rendait devant le monument.

M. Jussard et le colonel Mercadier ont prononcé quelques paroles émus.

Le ministre de la Guerre s'était fait représenter à cette cérémonie par le capitaine Jakottet, et la ville de Paris par M. Radignac, vice-président du Conseil municipal.

À midi, un déjeuner, présidé par M. Robert P. Skinner, consul général des Etats-Unis, a réuni l'équipe de la société américaine de Paris.

## LE TOUR DE FRANCE CYCLISTE



DEUX COUREURS SE DÉGAGANT DU PELOTON

## Les Nimois ont assisté à la victoire de Beckmann

LA DIXIEME ETAPE N'A APPORTE AUCUN CHANGEMENT AU CLASSEMENT GENERAL

Les 215 kilomètres qui séparent Perpignan de Nîmes, n'ont été hier, le théâtre d'aucune action sérieuse, et cette étape, dixième du Tour de France, a été comme l'on s'y attendait, assez monotone.

Les coureurs semblèrent vouloir se réserver, et les tentatives de fuite furent plutôt rares. On ne pouvait guère espérer assister à quelques sprints animés, les concurrents accusant certains signes de fatigue, très compréhensibles, par suite de l'étape pénible qu'ils avaient eu à disputer la veille.

Le Belge Beckmann s'est adjugé la première place, avec une avance d'une dizaine de secondes sur un peloton comprenant huit unités, par lesquelles sous les « us ». C'est une preuve évidente que Beckmann, sur le plat, est l'égal des meilleurs. Avant l'arrivée des Pyrénées, il avait confirmé cette opinion, figurant constamment à chaque arrivée, dans les pelotons de tête. Il est regrettable que ce coureur ne soit pas plus complet !

Francis, Sallier, Bottechin, Bonoli, J. et L. Bussan, Molliat et Braccioni, rouleront longtemps de concert, et se présenteront ensemble à Nîmes.

Bonoli a prouvé qu'avec de la volonté, on arrive à vaincre les plus grandes difficultés. On se rappelle, qu'à l'issue de l'étape Luchon-Perpignan, il avait manifesté l'intention d'abandonner, ayant un genou malade. Nous remarquons cette défaillance, Bonoli ayant eu auparavant la lutte, l'année dernière.

Perpignan, 4 juillet. — Ce matin à 7 h. Arrive au Mansard Joffre, a été donné le départ de la dixième étape du Tour de France. Une foule nombreuse avait tenu à assister au départ. Le coureur Bonoli, dont on prévoyait l'abandon a pris le départ.

A NARBONNE

Les courses, attendus vers 9 h. M. sont arrivés à 9 h. 30, en peloton, au village de Narbonne, ont été reçus par une foule nombreuse.

## AUJOURD'HUI

Dimanche  
5 Juillet 1925

### GRANDE COURSE CYCLISTE

## TOURCOING - DUNKERQUE

180 kil. - ET RETOUR - (5<sup>e</sup> Année)  
organisée par le  
VÉLO-CLUB TOURQUENNOIS  
avec le concours et la participation de  
JOURNAL DE ROUBAIX

5.500 fr. - DE PRIX - fr. 5.500

CHALLENGE des FRANCS  
offert par un Membre bienfaiteur de V. C. T.  
Valeur : 1.500 francs

COUPE du "Journal de Roubaix"  
Valeur : 600 francs

COUPE D'EMULATION  
offerte par le Journal de Roubaix  
Valeur : 500 francs

ALLER	Heures
Départ de Mouvraux-les-Francais.....	10 00
Bondouze (gravier).....	10 05
Lisettes.....	10 10
Quenoy-sur-Delle.....	10 20
Armentières.....	10 25
Cassel.....	12 00
Dunkerque (porte de Furnes).....	13 00
Neutralisation de 20 minutes et ravitaillement place Jean-Bart.	
RETOUR	Heures
Départ de Dunkerque (porte de Bar-gue).....	13 20
Cassel.....	14 45
Armentières.....	15 40
Houplines.....	15 45
Frelinghien.....	15 50
Comines.....	16 00
Bonduze.....	16 15
Hallem.....	16 20
Neuville-Ferrain.....	16 40
Arrivés à Tourcoing par la rue du Post-de-Neuville, café de Grand et siège de l'Union Sportive Tourquennoise, où les coureurs accompliront deux tours de piste vers 16 h. 50.	